

# Peuple, sale mot !<sup>1</sup>

---

Olivier Starquit ■ Mars 2018

«J'entends par peuple la populace qui n'a que ses bras pour vivre.  
Quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu.»

Voltaire

«Je suis du peuple. Je ne veux être que cela  
et je méprise ceux qui voudraient être quelque chose de plus.»

Robespierre

Peuple, sale mot! À croire ceux qui décident pour nous et ceux qui nous informent, le peuple, terme galvaudé, serait la dernière chose dont on aurait besoin. Sus au peuple, à la horde ignorante, à la foule irresponsable! En ces temps de gouvernance austéritaire, il faut à tout prix éviter que les citoyens se mêlent de ce qui les regarde et tous les stratagèmes permettant de discréditer la cause du peuple sont bons à prendre.

---

<sup>1</sup> Cette analyse a été publiée dans l'ouvrage « Des mots qui puent » d'Olivier Starquit, paru en mars 2018 aux Editions du Cerisier et co-édité par le CEPAG.

## Populisme, phantasme des élites

En creux de cette méthode rhétorique, c'est une image particulièrement négative du peuple qui se révèle, un témoignage direct, concret et éloquent d'une haine de classe : « Le stigmatisme populiste procède lui-même d'un racisme de classe qui renvoie [le peuple] à l'inculture, à la nature, à la barbarie. »<sup>2</sup>

Le peuple ainsi désigné et vilipendé est celui qui se voit envahi ou menacé d'envahissement, qui s'oppose à l'étranger, à l'immigré quand il ne désigne pas la plèbe, le petit-peuple, les gens d'en-bas. Tout ce qui gravite autour du peuple est connoté et déprécié, à un point tel que l'on serait tenté de croire que le changement de conjoncture politique et intellectuelle invite à voir dans le peuple «le principal problème à résoudre et non plus une cause à défendre»<sup>3</sup>.

Cette disqualification des classes populaires est également le meilleur héraut de TINA : puisque toute alternative politique est discréditée et jugée inaudible, le choix peut uniquement se porter sur celui proposé (sur un plateau d'argent) par la doxa : toute autre piste, idée, réflexion émanerait d'une populace, pas encore éduquée et insuffisamment dirigée par l'expert éclairé. Et c'est ainsi que la parole populaire est inculpée, caricaturée et manipulée. Cette disqualification se mue en «un bâillon symbolique des dominants pour faire taire l'expression des dominés»<sup>4</sup>.

En somme, toutes ces «méthodes de contournement, de dépréciation ou de rejet de la "parole" ou de la "voix" du "peuple" ont un point commun : l'allergie, l'appréhension, la défiance sinon la crainte que ce même "peuple" suscite»<sup>5</sup>.

Ces méthodes constituent une manière de réimposer et de définir la place du peuple, un peuple qui devient la masse ou l'opinion pour finir en populace, un peuple dissous dans la multiplicité des individus consommateurs et en effet, force est de constater, que plus *on* est indéterminé dans la formulation, plus l'effet politique s'éloigne. Ainsi, «démocratie, libéralisme, égalité et peuple sont des concepts multiformes, genre couteau suisse, et une partie des débats qu'ils suscitent vient de ce qu'on ne parle pas toujours de la même lame.»<sup>6</sup>

## Ce qui manque, c'est le peuple!

Face à cette zone de flou et face à cette tentative de disqualification sémantique, une question stratégique se pose : est-il envisageable, sous réserve d'une redéfinition de ce bel étymon, de procéder à une reconquête par la puissance langagière? Au lieu de cesser de considérer les classes populaires comme un cœur de cible et, partant, de les abandonner à leur triste sort, ne serait-il pas au contraire judicieux, d'invoquer et d'impliquer à nouveau le peuple dans un projet de société émancipateur et progressiste?

Cependant, le vocable de peuple «n'existe pas en corps, il est un principe politique et le premier geste politique consiste à le faire émerger comme sujet d'émancipation et de lutte... il est construit

<sup>2</sup> Gérard Mauger, *Repères pour résister à l'idéologie dominante*, Éditions du Croquant, 2013, p.101.

<sup>3</sup> Annie Collovald, *Le populisme du FN, un dangereux contresens*, Éditions du Croquant, 2004, p.189.

<sup>4</sup> Lémi, «Entretien avec Bruce Bégout : Les exemples de l'indécence sociale sont multiples, quotidiens, gigantesques», Article 11, mardi 22 décembre 2009, <http://www.article11.info/? Bruce-Begout-Les-exemples-de-l>, lien consulté le 27 septembre 2017.

<sup>5</sup> Marc Crépon, *Élections, de la démophilie*, Éditions Hermann, 2012, p.10.

<sup>6</sup> Jacques Julliard in Jacques Julliard et Jean-Claude Michéa, *La gauche et le peuple*, Flammarion, 2014 p.74.

et comme toute production, son surgissement suppose un travail lent : celui de la prise de conscience, de la réflexion, de l'échange»<sup>7</sup>. Pour continuer dans cet exercice de définition, le Grand Robert, mentionne que la notion de peuple est très vague et peut correspondre à une ethnie, à une communauté politique (...), à une communauté linguistique, culturelle, religieuse...

Pour Jacques Rancière, le peuple «n'existe pas. Ce qui existe, ce sont des figures diverses voire antagoniques du peuple, des figures construites en privilégiant certains modes de rassemblement, certains traits distinctifs, certaines capacités ou incapacités : peuple ethnique défini par la communauté de la terre ou du sang, peuple-troupeau veillé par les bons pasteurs, peuple démocratique mettant en œuvre la compétence de ceux qui n'ont aucune compétence particulière, peuple ignorant que les oligarques tiennent à distance.»<sup>8</sup>

Finalement, face à ces nombreuses définitions, nous pourrions dire que le peuple est un concept protéiforme qui, comme une monnaie fondante, perd de sa valeur si on ne l'utilise pas, ou mal. Partant, faut-il vraiment le solliciter ? Faut-il, du point de vue politique, mettre en lui autant d'espoir et lui faire une telle confiance ? Les errances totalitaires du XXème siècle n'auraient-elles pas montré amplement et, en quelque sorte, définitivement, qu'on ne pourrait plus en appeler impunément à lui, en notre âge des masses ?

S'il n'y a pas de doute qu'elles ont changé, comme le reste de la société, les classes populaires existent toujours. Ainsi, «d'un côté, il n'est plus concevable d'accorder à la classe ouvrière industrielle la centralité qui était jadis la sienne au sein du mouvement ouvrier mais le capitalisme n'a, jusqu'à preuve du contraire, pas disparu et il continue de se nourrir de cette forme de domination très spécifique qu'est plus-value.»<sup>9</sup>

## Le peuple, ensemble des classes dominées

Ignorer les classes populaires ne les fait pas disparaître! Et plutôt que de les ignorer, ne faudrait-il pas absolument les impliquer dans la constitution d'un nouveau bloc historique? Quitte à les soumettre à une réactualisation tout en veillant à reconstruire une conscience collective, notamment par le biais de l'éducation populaire. Car, en effet, «le mot ne peut désigner une classe unique puisque s'y retrouvent des catégories extrêmement diverses du point de vue des situations, des revenus ou des modes de vie, donc des classes sociales différentes... il est donc essentiel de parler désormais du "peuple" au sens de l'ensemble des classes dominées, sujet collectif aujourd'hui autant en devenir que l'était la classe ouvrière tout au long du XIXème siècle»<sup>10</sup>. Ce dernier deviendrait alors le sujet historique d'un nouveau projet d'émancipation historique, par la «recherche de l'hégémonie, c'est-à-dire la construction d'un sens commun qui soutienne la transformation émancipatrice de l'ordre social»<sup>11</sup>.

<sup>7</sup> Benoît Schmeckenburger, *Le populisme, fantasme des élites*, Éditions Bruno Leprince, 2012, pp.81 et 82.

<sup>8</sup> Jacques Rancière, « L'introuvable populisme » in *Qu'est-ce qu'un peuple ?*, La Fabrique, 2013, p.139.

<sup>9</sup> Antonio Gramsci, *Guerre de mouvement et guerre de position*, textes choisis et présentés par Razmig Keucheyan, Paris, La Fabrique, 2012, p.27.

<sup>10</sup> Patrice Cohen-Séat, *Peuple! Les luttes de classe au XXIème siècle*, Demopolis, 2016, pp.118 et 119.

<sup>11</sup> Idem, p.146.

Cette réappropriation volontaire du terme «peuple» permettrait de «rendre aux classes populaires la conscience d'elles-mêmes, de leur force, de leur intelligence, de leur capacité à penser le monde en-dehors du modèle néolibéral qui les condamne»<sup>12</sup>.

L'horizon des possibles qui s'ouvrirait alors contre la gouvernance autoritaire des experts et ferait du peuple un acteur du développement du «commun» face à la domination des marchés.

Plutôt qu'abandonner les classes populaires au chant des sirènes de l'imaginaire néolibéral, il serait par conséquent judicieux de les impliquer dans «la bataille des idées pour (les) soustraire à l'idéologie dominante afin de conquérir le pouvoir»<sup>13</sup>.

## Vous avez dit « populisme » ?

Lors de la présentation des coupes budgétaires dans la culture, Geert Bourgeois, ministre-président flamand a affirmé avoir été déçu par les répliques populistes de l'opposition. Gageons que le gouvernement « De Wever 1er » recourra également souvent à cet adjectif. Le populisme : jamais mot aussi flou n'a été autant utilisé ces derniers temps. D'ailleurs, son succès s'accommode bien d'un flottement certain sur sa signification.

Le populisme fait en effet partie de l'arsenal servant à discréditer la cause du peuple : ce concept-écran est en fait un mot repoussoir qui connaît une fortune très grande mais derrière l'apparente univocité de l'effet disqualifiant du terme se cache une multitude de significations et d'usages, qui sont tout sauf homogènes. Cette notion aux sens multiples souffre en effet d'une sursaturation : «à tant servir, un mot s'use vite et personne ne semble savoir où commence et où s'arrête le populisme. Les médias n'en sont pas troublés et tiennent le cap de la dénonciation, sans définition»<sup>14</sup>.

Force est de le constater : son instrumentalisation obsessionnelle présente l'avantage presque magique de clore le débat d'emblée en diabolisant la contradiction; la mécanique est imparable, elle permet de fermer la discussion avant de l'avoir ouverte et donc, précisément, de circonscrire ce qui peut être dit dans l'espace public. Il s'agit d'une façon simple de faire l'économie d'un débat et d'une remise en question. Le terme serait en quelque sorte un outil permettant de passer sous l'éteignoir toute proposition sortant du cadre. Ainsi, lorsque la réforme (ah la réforme!) des pensions fera l'objet d'un débat public, le terme populisme sera assurément le mantra, l'arme magique propre à sauver de la pénible obligation de penser, de débattre et d'admettre que d'autres modes de financement existent.

Le recours à ce terme donne au mot un «sens strictement péjoratif visant à disqualifier les mouvements sociaux, les idées et les partis politiques qui critiquent et combattent les ordres établis, les politiques majoritaires et le pouvoir tel qu'il est exercé par ceux qui le détiennent... L'injure se mue en «une sorte de boule puante idéologique et collante. Le temps consacré à se

---

<sup>12</sup> Gérard Mordillat, «Demain la guerre», in Patrice Cohen-Séat, *Peuple! Les luttes de classe au XXIème siècle*, Demopolis, 2016, p.12.

<sup>13</sup> Razmig Keucheyan, «Gramsci, une pensée devenue monde», *Le Monde diplomatique*, juillet 2012, p.3.

<sup>14</sup> «Populisme, Editorial», *Critique 776-777*, Éditions de Minuit, janvier 2012, p.3.

débarrasser de l'étiquette est un temps de travail politique perdu pour celui qui est injurié et gagné pour celui qui injurie.»<sup>15</sup> C'est un moyen d'éviter la controverse en lui substituant la polémique.

## De la dangerosité du peuple

Si le populisme ne désigne pas une idéologie, il sert simplement à dessiner l'image d'un certain peuple, cordialement invité à ne pas se mêler de ce qui le regarde, à savoir la chose publique. Il n'aurait en quelque sorte plus droit de cité.

Pour le dire autrement, lorsque le peuple se comporte conformément aux attentes, il répond au doux nom de société civile (ah, la société civile). A contrario, lorsqu'il se révolte, il se voit vite taxé de populiste dont il faut à tout prix se méfier. (Faut-il y voir une résurgence de la haine de classe?) Avec des effets délétères notoires : les classes populaires rendues inaudibles et invisibles ont le choix entre la défection et la rage : ce qui se manifeste par l'abstention et le vote de contestation.

## Du côté pratique d'une notion impraticable

Alors qu'il pourrait être argué que la force d'attraction du populisme témoignerait, non pas d'une prétendue crétinisation du peuple mais bien d'une individualisation et d'une émancipation de celui-ci

– les citoyens n'admettraient plus que des élites pensent à leur place, ne prendraient plus pour argent comptant ce qu'on lui assène – et qu'il serait un signe de la volonté de ces personnes disqualifiées par les élites d'être impliquées à la mise en œuvre de la démocratie, force est de constater que le terme est donc utilisé, à tort mais à dessein systématiquement de manière péjorative pour griller les critiques du système politique. «On veut ranger sous le terme de populisme toutes les formes de sécession par rapport au consensus dominant»<sup>16</sup>. Puisque toute alternative politique est discréditée et jugée inaudible, le choix peut uniquement se porter sur celui proposé par les tenants de la pensée unique.

<sup>15</sup> Cédric Tolley, «Populisme, l'injure», Échos, Bruxelles Laïque, n° 81, 2e trimestre 2013, p.40.

<sup>16</sup> Jacques Rancière, La haine de la démocratie, Paris, La Fabrique, 2005 p.88.